

Comment la triste complainte avait-elle franchi les limites du Trégorrois, pour s'acclimater dans le Morbihan? Il était assez facile de se l'expliquer. Elle avait sans doute accompagné une de ces nombreuses bandes de pèlerins du Goëlo et du Landregér, qui, chaque année, au mois de juillet, s'acheminent vers Sainte-Anne d'Auray, en s'entraînant par des chansons. Rencontrée errante sur les routes du Vannetais, une imagination locale, plus fortement sollicitée, l'avait, dans la suite, accommodée à la manière du pays, substituant, entre autres particularités, les laquais viveurs de la vicomté de Rohan aux cruels maltôtiers du port de Lannion.

Dans le numéro de juillet 1892 de la *Revue de Bretagne et Vendée*, M. Yan Kerhlen publiait une troisième version qui offre avec la mienne beaucoup de ressemblance. Je les soupçonne d'être nées voisines. Du moins ont-elles le mérite de se compléter.

Enfin, tout récemment, je recevais d'un de mes amis une dernière version retrouvée par lui au sud du Morbihan, à Locoal-Mendon, près de Belz. Je la donne ici avec ce qu'elle a de spécial. Le terme de *Nation* sous lequel nos paysans désignaient les soldats républicains, à l'époque de la Révolution, offre cet avantage qu'il en précise la date. Il émane sans doute d'un de ces vieux lutteurs royalistes qui, dans une contrée plus qu'aucune autre vouée à la cause de la chouannerie, avait gardé aux « Bleus », une rancune tenace.

1. 'Gerig hon, 'tal Iuen
ur maleur arriwas
get tri tudchentil youank
In davarn é hivet.
2. Ne pas, tudchentil youank,
d'hou ambreg n'en dein ket :
é ambreg en Nation
bischoah n'en d'hon mé bet.
3. Tal chapel Sant Joheb
hé ma cavet lahet.
4. m'hou ped, tavarnizion,
ré zou tud ha fesson,
lausqui ket matèhion
de ambreg en nation
5. Rac en darn muian ha n'hé
n'en dint meit Bouriarion.

Traduction.

1. En cette petite ville, près Iuen, — Un malheur arriva, — avec trois jeunes messieurs — buvant dans une auberge. — 2. Non pas, jeunes Messieurs, — je n'irai pas vous conduire : — pour conduire la *nation* — jamais je n'ai été. — Près la chapelle Saint Joseph, — on la trouva tuée. — 4. Je vous prie, aubergistes, — ceux qui êtes honnêtes, — ne laissez pas les bonnes — conduire la *nation*. — 5. car la plupart d'entre eux — ne sont que des bourreaux.

F. CADIC.

XLV

Le clerc déguisé.

All?



Mo - net da voar da Lan-dre-ger, tou-ri, tou-ra la la li - rë, Da bre-nan 'na-bit di-me-zel, tou-ri, tou-ra, tou-ri la la la, tou-ri, tou-ra la la li - rë.

1. — Monet da voar da Landreger, *Touri, toura, la la lirë, Da brenan 'n abit dimezel, Touri, toura, touri la la la, touri, toura, la la lirë.*
2. — Bonjour a joa ol en ti man ;
Na lojet e vin en noz man ?
3. — la, dimezel, lojet vëet ;
C'houi gouskou gand ma merc'h Janet ;
4. C'houi gouskou gand ma merc'h Janet,
Gand ar c'hoantan deuz ma merc'het. —
5. Pe oant ouz an dol o koanian,
Komans an dimezel da oclan.
6. — Perak, dimezel, e oelet ?
Aouen e peus plac'h vec'h lojet ?
7. O dimezel, na oelet ket :
C'houi gouskou gand ma merc'h Janet ;
8. C'houi gouskou gand ma merc'h Janet,
Gant ar c'hoantan deus ma merc'het. —
9. Na pa oant et dioar ar bank,
Sevel prepojo ekselant.
10. A pa oant et barz ar goele
Zevel amitie entreze.
11. — Pesord dimezel e oc'h c'houi,
Pe c'houlet treo velse gani ?
12. — Me n'on na dimezel na itron,
Met o tous klarek, Janeton.
13. — Mar ge c'houi e ma dous klarek,
C'houi rei d'in evel ma kerfet.

Recueilli à Trévèrec.

Traduction.

1. — Allez à la foire de Tréguier, acheter un habillement de demoiselle. 2. — Bonjour et joie à tous dans cette maison ; puis-je être logée cette nuit? 3. — Oui, mademoiselle, vous serez logée ; vous dormirez avec ma fille Jeannette ; 4. Vous dormirez avec ma fille

Jeannette, avec la plus jolie de mes filles. — 5. Comme ils étaient à table, à souper, la demoiselle se met à pleurer. 6. — Pourquoi, mademoiselle, pleurez-vous ? Êtes-vous inquiète de savoir où vous logerez ? 7. Oh ! demoiselle, ne pleurez pas : vous dormirez avec ma fille Jeannette ; 8. Vous dormirez avec ma fille Jeannette, avec la plus jolie de mes filles. — 9. Comme ils avaient quitté le banc, il s'éleva (entre eux) de charmants propos ; 10. Comme ils étaient dans le lit, il s'éleva de l'affection entre eux. 11. — Quelle demoiselle êtes-vous, pour me demander des choses pareilles ? 12. — Je ne suis demoiselle ni dame, mais bien votre doux clerc, Jeanneton. 13. — Si c'est vous qui êtes mon doux clerc, vous me ferez comme vous voudrez.

Cf. deux versions trégorroises, Luzel et Le Braz, *Soniou Breiz-Izel*, II, 126, 130 ; et une vannetaise, Loth, *Revue celtique*, VII, 186.

E. ERNAULT.

XLVI

« Adieu par une jeune fille à une de ses amies qui se marie. »

1. Cannein e ran ouëlein e ran — lan la (3 fois)
Dem hamarades e golan.
2. Nequet hi hol cavan callet
Meit ahouen mar bai mal dretet.
3. Plarh a faisson el me ouai hi
Me mes hi hantet hac er gouï.

(Titre et texte breton vannetais tirés des papiers Duffhol, bibliothèque de M. Gaidoz).

Traduction.

1. Je chante et je pleure, lan la ! sur ma compagne que je perds.
2. Ce n'est pas sa perte que je trouve dure, mais j'ai peur qu'elle ne soit maltraitée,
3. Une fille bien élevée comme elle l'était ! Je l'ai fréquentée et je le sais.

E. ERNAULT.

LA VOIE LACTÉE

VII

Les Sicules (1) appellent la voie lactée « le chemin des troupes » (*Hadak utja*) et racontent que Csaba, fils d'Attila, et les siens vinrent la dernière fois à l'aide des Sicules contre leurs ennemis par le « chemin des troupes » visible de nuit sur le firmament.

Comte Geza KUUN, *Orig. des nation. de la Transylvanie* dans la *Revue d'Ethnographie*, t. VII (1888), p. 246.

H. G.

(1) En allemand *Szekler*, en magyar *Székely* ; c'est le nom historique d'un groupe magyar qui habite dans l'est de la Transylvanie.

LA FRATERNISATION

XV

En France au XIV^e siècle

M. Luce, parlant de la médecine au XIV^e siècle, écrivait :

« On se fait saigner, non-seulement quand on croit être gêné par une exubérance de vie animale, mais encore pour mêler son sang à celui d'un ami, d'un frère d'armes, d'une bonne amie, en signe d'une union éternelle (1). »

Comme exemple de fraternité d'armes, M. Luce cite en note Bertrand du Guesclin et Olivier de Clisson qui se firent saigner ensemble et mêlèrent leur sang lorsqu'ils conclurent un pacte de fraternité d'armes à Pontorson, le 24 octobre 1370. Mais nous n'avons pas trouvé de texte à ce sujet dans le passage de Dom Morice auquel renvoie M. Luce.

M. Luce cite aussi un texte d'archive relatif à des bourgeois qui se firent un jour saigner ensemble « par l'accointance et congneissance qu'ils avoient l'un avec l'autre. »

Il y a là une atténuation à l'usage de boire le sang qu'on avait fait couler en commun. On pouvait en même temps y voir une aimable parodie du rite de la fraternisation, quand le chirurgien jugeait bon de saigner les gens.

H. G.

L'ÉTYMOLOGIE POPULAIRE & LE FOLK-LORE

XVI

Saint Aboutit.

Il y a une trentaine d'années, M. Ollier, à Routot (Eure), a entendu raconter le fait suivant à M. l'abbé Matard ; déjà, à cette époque, le fait s'était passé anciennement :

Une femme vient demander qu'on lui dise un évangile pour deux sous. — A l'intention de quel saint, dit le prêtre. — A saint Aboutit, dit la femme. — Je ne connais pas ce saint, dit le prêtre ; et pourquoi vous adressez-vous à lui ? — Parce que ma fille ne peut arriver à trouver un mari, et nous espérons que saint Aboutit lui en fera avoir un. — Si vous voulez, ma bonne femme, reprit le prêtre, je vais dire l'évangile à l'intention de tous les saints du Paradis. Si saint Aboutit est dans le nombre, votre demande lui arrivera. — Certainement il en est, reprit la femme. — Ainsi dit, ainsi fait.

Il est probable que cette femme avait dans l'esprit un saint qui passe pour faire réussir les affaires qu'on lui recommande ; mais, par ignorance et par préoccupation, elle l'appelait du nom de sa spécialité. L'épithète a supplanté le nom, comme cela est arrivé si souvent.

H. G.

(1) S. Luce, *Histoire de Bertrand de Guesclin*, t. I, 1870, p. 70.